



UN PHARE DANS LA NUIT

Ce sont nos Frères et Sœurs d'ici, de France, d'Europe, du monde. Des êtres humains qui essaient de donner un sens à l'incohérence de leurs vies ou pas. L'un d'entre eux nous a dit que raconter son histoire, c'est avoir une histoire commune avec l'humanité.



'Je suis tous ces gens, nous sommes Vivants !'

UN PHARE DANS LA NUIT

**Recueil
de
paroles,
de vies,
d'espoirs
et de
doute**

NOTE INTRODUCTIVE

Recueillir la parole des SDF, des migrants des sans-dedans et des sans-dehors, sans la travestir ni la normaliser. Laura Hurt et son équipe de NAGA ont investi entre mai et octobre 2024, les accueils de jour et de nuit de Nice avec la soutien du CCAS de la Ville de Nice. Des centaines de personnes ont été questionnées, interviewées, non pas sous une forme stricte journalistique mais par l'intermédiaire de discussions, de rires, de coups de gueule... Ainsi est né un projet humain, sincère, touchant, parfois violent. Ce recueil de vies brisées nous plonge dans l'intime d'humains, de morceaux de vie partagés en toute confiance pour un témoignage des générations passées mais aussi futures. Nous sommes très loin d'un modèle préfabriqué, empreint de fausse réalité, ici on ne ment pas, tout est vrai (sous couvert d'anonymat, et d'un mélange des vies afin de faire naître un unanimité des parcours, pour plus de discrétion face à certaines situations complexes). Ces personnes nous disent le monde d'aujourd'hui et d'hier, le regard tourné vers l'avenir, à travers leurs vies, leurs expériences, leurs aventures, leurs failles. Ce texte est créé à partir de matières orales, journalistique. De fait nous entendons et découvrons sous le couvrant, des discours bruts, des voix différentes et un vrai lâcher-prise. Ainsi en résulte un projet réellement expressif, spontané et terriblement vivant.

Sans travestir les propos, plusieurs monologues ont été construits avec plusieurs couches cohérentes et étrangement logiques, pour ne former qu'une seule trame, alternant passé, présent et futur. Plusieurs histoires humaines. Faire sens où il n'y a pas de cohérence. Une histoire commune, la vie. Ce sont des personnes se définissant en tant que citoyens du monde, d'origines sociales différentes, de différentes cultures, de différents âges, avec des parcours de vie truculents, parfois étranges et surprenants.

KHALED

Je m'appelle Khaled, j'ai 32 ans et je viens de Syrie. Cela fait un an que je suis en France, à Nice. J'ai quitté mon pays il y a deux ans, après avoir tout perdu. Là-bas, il n'y avait plus de vie. La guerre a détruit ma maison, ma famille a été dispersée, et la misère s'est installée partout. Rester signifiait mourir.

J'ai traversé plusieurs pays pour arriver ici, marchant pendant des semaines, dormant dehors, affrontant le froid, la faim et la peur. Chaque frontière était un nouvel obstacle, et chaque pas était un espoir de trouver un endroit où vivre en paix. En arrivant en France, j'ai cru que le pire était derrière moi, mais la réalité est différente.

À Nice, je dors dans un coin de rue, près de la gare. C'est une ville magnifique, mais pour moi, c'est encore une lutte quotidienne. Parfois, je trouve un abri dans des centres d'accueil, d'autres fois je dors sous les ponts. J'essaye de me reconstruire, de trouver un travail, mais sans papiers, c'est presque impossible. Pourtant, je ne baisse pas les bras. J'apprends le français, un peu chaque jour, avec des bénévoles qui viennent nous voir. C'est difficile, mais c'est ma façon de montrer que je veux m'intégrer, que je veux avoir une chance de vivre comme tout le monde.

Je rêve d'un avenir où je pourrais travailler, avoir un petit appartement et ne plus être vu comme un étranger. Ici, certains me regardent avec méfiance, d'autres m'ignorent, mais il y a aussi des gens bons, qui m'aident avec un sourire, un café chaud, ou juste en me parlant. C'est ça qui me donne de l'espoir. Je veux être utile, contribuer à ce pays qui m'a accueilli. Un jour, je veux pouvoir dire que j'ai réussi à refaire ma vie.

Pour l'instant, chaque journée est une bataille, mais je me bats, parce que je sais ce que signifie perdre tout espoir. Et ici, à Nice, même si je suis encore à la rue, je sens que j'ai une petite chance de tout recommencer.

SANDRINE

Je m'appelle Sandrine, j'ai 48 ans, et ça fait quatre ans que je vis dans la rue, ici, à Nice. Avant, j'avais une vie normale. J'avais un travail, un appartement, une petite routine tranquille. Et puis tout s'est écroulé. D'abord, j'ai perdu mon boulot. Ensuite, les dettes ont commencé à s'accumuler, les factures impayées, les relances... J'ai essayé de m'accrocher, mais c'était comme essayer de retenir du sable qui file entre les doigts. Un jour, il ne me restait plus rien. Juste une valise et un banc où m'asseoir.

Aujourd'hui, je ne suis plus personne. Je passe mes journées à errer dans les rues de Nice, à chercher un endroit où je pourrais dormir sans crainte d'être chassée, à fouiller dans les poubelles pour trouver de quoi manger. Au début, j'espérais m'en sortir. Je me disais que ce n'était qu'une mauvaise passe, que j'allais rebondir. Mais avec le temps, j'ai compris que le monde continue de tourner sans vous, que vous devenez invisible. On est comme des ombres qui dérangent.

Les gens détournent les yeux, changent de trottoir, ou parfois, pire, ils vous lancent des regards de pitié, comme si on n'était plus des êtres humains. Je n'y crois plus. Je ne me fais plus d'illusions. Qui voudrait donner une chance à une femme comme moi ? Je n'ai pas de papiers, pas d'adresse, pas de téléphone. J'ai juste mon sac avec quelques vêtements et un vieux sac de couchage qui m'a été donné par une association.

Chaque nuit, c'est la même angoisse : trouver un coin où il fait moins froid, prier pour que personne ne me vole ce peu qu'il me reste, espérer ne pas finir agressée. Quand on vit dehors, on ne vit pas vraiment, on survit. On attend, mais on ne sait même pas quoi. Des fois, je me demande comment j'ai pu tomber aussi bas, comment j'ai pu tout perdre. Je ne suis pas une mauvaise personne.

J'avais des rêves, des amis. Mais la rue vous détruit, elle vous épuise, elle vous efface. Aujourd'hui, mon seul rêve serait d'avoir juste un toit au-dessus de ma tête, une clé pour fermer la porte, et pouvoir m'endormir sans crainte. Mais je sais que ça n'arrivera pas. Je suis juste une femme de plus, une femme de trop, que personne ne voit vraiment.

Alors je continue à errer, à me fondre dans cette ville où tout le monde semble si pressé. Je reste là, dans un coin d'ombre, comme une page déchirée qu'on a oubliée sur un trottoir.

IRINA

Je m'appelle Irina, j'ai 39 ans et je viens de Géorgie. Cela fait huit ans que je suis en France, et depuis six mois, je suis à Nice. Huit ans... C'est long, mais pour moi, c'est comme si c'était hier que j'ai quitté ma famille, ma maison, tout ce que j'avais. Là-bas, je vivais dans la peur. Mon mari est mort pendant un conflit, et après ça, les hommes ont commencé à venir chez moi. Ils frappaient à la porte, me menaçaient, me violaient. J'étais seule avec ma fille et mon fils. Je devais partir. Je les ai envoyés chez ma sœur, et je suis partie en me promettant que j'allais leur préparer un avenir meilleur ici. Mais tout ce que j'ai trouvé, c'est l'enfer. Je suis arrivée en France avec plein d'espoir, persuadée que je trouverais un refuge. Mais, très vite, tout s'est effondré. J'ai été ballotée de foyer en foyer, sans papiers, sans argent.

J'ai cru que le pire était derrière moi, mais la violence, elle m'a suivie jusque-là. J'ai été agressée plusieurs fois, on m'a volé, on m'a battue. Et les viols ont recommencé. C'est comme si j'étais marquée. Les hommes sentent la faiblesse, la peur, et ils en profitent. Ici, dans la rue, on n'est rien. Une proie. J'ai signalé certaines agressions à la police, mais personne ne m'écoute vraiment. Je suis juste une étrangère, sans statut, une femme perdue parmi d'autres. J'ai fini par me taire, par ne plus rien dire. C'est plus simple. Les gens pensent que, parce qu'on est migrantes, c'est normal que ça nous arrive. Qu'on s'y attend. Mais personne ne devrait s'y attendre, jamais.

À Nice, je dors souvent près de la Promenade des Anglais. Le bruit des vagues me rappelle chez moi. Parfois, je ferme les yeux et j'imagine que tout ça n'est qu'un cauchemar, que je suis dans ma maison, avec mes enfants, et que tout est encore comme avant. Puis le froid me ramène à la réalité. Je vis de petits boulots, parfois du ménage que je fais pour quelques euros. D'autres fois, je fais la manche. J'ai honte, tellement honte. Je n'ose pas dire à ma sœur ce que je vis ici. Elle pense que je suis en sécurité, que j'ai trouvé un emploi. Elle me demande souvent quand je pourrais faire venir mes enfants, mais comment leur dire que je n'ai même pas de quoi manger tous les jours ? Je voudrais partir, tout laisser, mais où aller ? Je n'ai plus de chez-moi. Plus de pays, plus de refuge. Je n'ai même plus de force pour espérer. Je suis épuisée, brisée. Chaque matin, je me réveille en me demandant si cela vaut encore la peine de se battre. J'avais rêvé de refaire ma vie ici, de leur offrir une chance. Mais tout ce que j'ai fait, c'est m'enfoncer dans le noir. Quand je marche dans les rues de Nice, tout est beau autour de moi, mais moi, je suis morte à l'intérieur. Je continue pour mes enfants, juste pour ça. Je voudrais tellement pouvoir les serrer dans mes bras, leur dire que tout ira bien. Mais je sais que ce n'est pas vrai. Tout ce que je peux faire, c'est essayer de survivre un jour de plus, espérer qu'un jour, quelqu'un me tendra la main, et que je pourrai, enfin, arrêter de fuir.

Nous sommes Ali et Dawit. Nous venons d'Érythrée, un petit pays que beaucoup ici ne connaissent pas, perdu dans la corne de l'Afrique. Là-bas, c'est la guerre, tout le temps. Pas seulement la guerre que l'on voit à la télévision, avec des soldats et des chars. Non, là-bas, c'est une guerre silencieuse. C'est l'armée qui contrôle tout, le gouvernement qui prend nos vies, qui arrache les jeunes de leurs familles pour les enrôler de force, sans jamais les laisser partir. On est prisonniers dans notre propre pays. Nous avons fui ensemble il y a presque trois ans. Nous étions amis d'enfance, et le jour où ils ont voulu nous recruter, nous avons pris la décision de partir. À l'époque, on croyait que le plus dur serait de franchir la frontière. Mais le plus dur, c'était tout ce qui est venu après. Les trafiquants en Libye, les camps de torture, la traversée de la Méditerranée sur une coque de bateau où chaque vague nous semblait la dernière. On a vu des amis se noyer, des femmes emportées par les vagues. On se disait que si on arrivait en Europe, tout ça aurait un sens. Que là-bas, on pourrait commencer à vivre. Quand on a posé le pied en Italie, il y avait une lueur d'espoir. De là, nous avons pris le train pour arriver en France. On avait entendu dire que c'était un pays de droits, de liberté. Un pays qui aide ceux qui fuient la guerre, un pays d'égalité. Mais la réalité n'a rien à voir avec ce qu'on croyait. À Nice, nous avons trouvé la rue, le froid, les files d'attente pour de la nourriture et surtout, l'indifférence.

Nous dormons à l'accueil de nuit pour SDF depuis deux semaines maintenant. Avant, nous passions nos nuits dehors, dans un parc ou sous un porche, à nous serrer l'un contre l'autre pour ne pas geler. Cet accueil, c'est un toit pour quelques heures, mais ce n'est pas une vie. On nous parle d'administration, de papiers à remplir, mais tout est incompréhensible pour nous. Les mots, les démarches, les services sociaux... On ne comprend rien. Tout est compliqué, chaque étape est un mur qu'on ne sait pas comment franchir.

En France, les gens semblent avoir oublié ce que c'est que de se battre pour survivre. Ils nous regardent avec curiosité, certains avec pitié, d'autres avec méfiance. On nous dit d'aller dans des bureaux pour demander l'asile, mais ils ferment leur porte en nous disant de revenir plus tard. Plus tard... Toujours plus tard. Et en attendant, que doit-on faire ? Comment mange-t-on ? Où dort-on ? Parfois, nous restons dans la rue toute la journée, sans savoir quoi faire, juste à errer, parce que nous n'avons nulle part où aller. On nous avait dit que la France ouvrait les bras à ceux qui fuyaient la guerre, mais nous avons l'impression d'être des fantômes, invisibles et ignorés. Nous voulons travailler, apprendre le français, contribuer. Nous ne sommes pas venus ici pour mendier, mais pour retrouver une dignité, pour construire quelque chose de nouveau. Mais on nous parle de rendez-vous dans six mois, d'attentes interminables. On ne comprend pas. Pourquoi est-ce si long ? Pourquoi tout semble si fermé ? Nous avons fui pour sauver nos vies, mais ici, on se sent perdus, comme si nous étions de nouveau prisonniers, enfermés dans un labyrinthe administratif. Nous ne savons plus à quoi nous raccrocher. La nuit, une fois allongés, nous repensons souvent à notre pays. Nous savons que revenir serait mourir, mais parfois, rester ici, à attendre, à se sentir si étrangers, c'est mourir lentement. On espérait trouver un endroit où l'on nous verrait comme des êtres humains, où on pourrait reprendre une vie. Mais, pour l'instant, la France nous paraît être un autre champ de bataille, fait de règles qu'on ne comprend pas et d'attentes qui nous tuent à petit feu.

INGRID

Je m'appelle Ingrid, j'ai 52 ans, je suis née à Copenhague, au Danemark. Je ne suis pas comme tous ces gens ici. Je ne suis pas une de ces SDF. Non, moi, je suis juste... de passage, en transit, en France pour quelques semaines. Enfin, ça fait presque un an que je suis là, mais ça, c'est une question de circonstances, de mauvaise organisation. Je suis tombée sur les mauvaises personnes. C'est tout. Ce n'est pas ma place. Je ne suis pas comme eux, ces pauvres malheureux. Moi, j'ai un vrai statut, je viens d'un pays civilisé, d'un pays où on respecte les gens comme moi.

Vous savez, en Scandinavie, les choses fonctionnent. Quand on perd tout, quand on a des problèmes, le système ne vous laisse pas tomber. On a des droits, on vous soutient. Il y a des logements d'urgence propres, des assistants sociaux qui vous écoutent vraiment, des services qui vous aident à vous relever. On ne vous met pas dans un coin à moisir, à attendre des heures dans des salles sales pour un repas. Ici, c'est quoi ce cirque ? Ces accueils de nuit où on vous traite comme du bétail ? Des hommes qui hurlent, des gens qui se battent pour une place ? Moi, ça me dégoûte. Et ces lits, ces couvertures qui grattent... Vous croyez que c'est ce qu'on mérite ? Non, je n'ai rien à voir avec ça. C'est temporaire, tout ça. Je vais repartir, oui, un jour. J'ai connu Berlin aussi, avant de venir ici. Là-bas, au moins, ils essaient de faire quelque chose de plus structuré. Il y a des centres de jour, des lieux où les gens peuvent se poser, lire, boire un café chaud. Pas ces couloirs glauques et ces files interminables. En Allemagne, ils sont organisés. On peut discuter, obtenir un suivi, trouver des solutions concrètes. Mais ici, en France, c'est le chaos. Personne ne sait rien, tout est compliqué, et vous finissez par dormir sous un pont parce que vous avez raté *un* rendez-vous. C'est absurde !

Et puis je suis allée en Espagne, mais ça, c'est encore une autre histoire. Là-bas, c'est presque un mythe : les aides existent, oui, mais pour ceux qui arrivent à se faire comprendre. Sinon, vous finissez dans les quartiers sordides, entassés comme des animaux, et que vous soyez un migrant ou quelqu'un comme moi, ça ne fait aucune différence. Moi, je suis Danoise, mais là-bas, personne ne voulait m'écouter. Pourtant, on sait comment faire dans les pays nordiques : Les droits sociaux, le respect des personnes, on a ça dans le sang. On ne vous regarde pas de haut, comme ici, où on vous jauge d'un coup d'œil et vous passez à la caisse une soupe froide en guise de charité. Je me retrouve ici, à Nice, parce que j'aime la mer. J'ai toujours aimé la mer. Et Nice est censée être belle, n'est-ce pas ? Mais je ne comprends pas comment on peut être aussi indifférent. C'est comme si le système était conçu pour vous humilier, pour vous casser. Moi, ça ne me touche pas. Parce que je ne suis pas l'une d'eux. Je ne le serai jamais. Je dors à l'accueil de nuit parce que, pour le moment, je n'ai pas d'autre choix. Mais je suis ici en observatrice. Oui, c'est ça, j'observe.

Ce que je vois, c'est un échec, un échec lamentable. Tout est faux ici. Il n'y a pas de respect, pas de considération. Au Danemark, ils auraient déjà trouvé une solution pour moi. Là-bas, ils auraient vu qui je suis vraiment. Pas juste un visage perdu dans la foule. Ici, ils ne comprennent pas. Ils pensent que je suis... comme eux. Mais ce n'est pas vrai. Je suis différente. Je ne suis pas de ces gens qui se contentent de survivre, qui acceptent d'être traités comme ça.

Je sais que tout ça, c'est temporaire. Je vais me sortir de là. Je suis Ingrid. Je viens d'un pays où on respecte les personnes. Un pays qui sait traiter les siens. Ce n'est qu'une mauvaise passe, rien de plus. Je ne suis pas une SDF. Non. Je suis une voyageuse en difficulté, voilà tout.

Je m'appelle Mamadou, j'ai 45 ans et je suis arrivé en France il y a presque quinze ans. Je viens du Sénégal, de Dakar. J'ai toujours rêvé de venir en France, de construire quelque chose ici. C'est ce que j'ai fait. J'étais heureux, j'avais une vie stable, un vrai travail, une famille. Je m'étais marié avec Marie, une Française que j'ai rencontrée dans mon premier emploi. On a eu deux enfants, des petits garçons, Ibrahima et Jules. Je pensais que ma vie était tracée, que j'avais réussi à bâtir ce dont j'avais toujours rêvé.

Mais la vie peut changer du jour au lendemain. Un jour, tout a commencé à s'effondrer. J'ai perdu mon travail dans le bâtiment. La boîte a fermé, et je n'ai rien vu venir. Je me suis retrouvé au chômage, et au début, j'ai essayé de rester optimiste. Je me disais que ce n'était qu'une mauvaise passe, que j'allais retrouver vite un autre emploi. Mais le temps passait, et rien ne venait. Les mois de chômage se sont transformés en années. J'ai postulé partout : sur les chantiers, dans le nettoyage, même pour des petits boulots que je n'aurais jamais envisagés avant. Mais soit on ne me répondait pas, soit on me disait que j'étais "trop vieux", ou que mes qualifications ne correspondaient plus. Cette période a tout détruit. Le manque d'argent a commencé à peser sur notre couple. Marie s'est épuisée, elle ne comprenait pas pourquoi je ne trouvais pas de travail. Les disputes sont devenues quotidiennes. Puis, il y a eu les dettes, les factures qui s'accumulaient. Petit à petit, tout ce que j'avais construit s'est écroulé. Elle m'a quitté il y a deux ans. Je ne lui en veux pas. Elle voulait protéger nos enfants. Ils vivent chez elle maintenant, avec son nouveau compagnon. Moi, je suis parti, j'ai pris mes affaires et j'ai commencé à dormir chez des amis, un peu à droite, un peu à gauche. Mais on ne peut pas déranger les gens indéfiniment. J'ai fini par me retrouver à la rue il y a quelques mois. Au début, je ne réalisais pas, c'était comme un mauvais rêve. Un jour, tu as une maison, une famille, des enfants qui t'appellent "papa", et le lendemain, tu cherches un endroit où poser ton sac pour la nuit, un endroit où on ne te regardera pas comme si tu étais devenu un moins que rien. J'ai essayé de garder contact avec mes fils, mais je n'ai plus de téléphone maintenant, alors c'est difficile. Je sais qu'ils grandissent sans moi, et ça me tue. Aujourd'hui, je dors à l'accueil de nuit pour SDF de Nice. C'est un lieu humain et convivial. On est beaucoup. Il y a ceux qui crient, qui pleurent, d'autres qui se taisent et regardent le plafond comme s'ils cherchaient une réponse. Je me demande souvent comment j'ai pu en arriver là, comment tout a pu basculer aussi vite. Quand je vois dans le miroir ce visage fatigué, cet homme perdu, je n'arrive pas à croire que c'est moi.

Je suis en situation régulière, j'ai tous mes papiers, mais ça ne m'a servi à rien. Ça ne m'a pas empêché de perdre mon travail, ma famille, ma dignité. Ici, on te regarde avec indifférence, comme si ta vie ne valait plus grand-chose. Pourtant, je suis un père, un mari... enfin, j'étais tout ça. Maintenant, je ne suis plus que Mamadou, un de ces visages invisibles qui cherche juste un peu de chaleur pour passer la nuit.

Je ne veux pas abandonner. Je rêve encore de retrouver un emploi, de pouvoir parler à mes fils sans avoir honte. Je voudrais leur montrer que je ne suis pas seulement ce que les autres voient ici, un homme brisé. Mais c'est dur, si dur. Le matin, quand on nous met dehors, je marche dans les rues de Nice en me demandant ce qui va se passer ensuite. À chaque porte que je frappe, on me dit d'attendre, de revenir plus tard, de "garder espoir". Mais l'espoir ne paie pas les loyers, l'espoir ne me rendra pas mes enfants.

Alors, je continue, je survis, comme tous les autres ici. Chaque nuit est une bataille pour ne pas sombrer, pour ne pas oublier qui j'étais. Je veux croire qu'un jour, les choses changeront. Mais parfois, quand je suis allongé sur ce lit de fortune, entouré d'inconnus, je me demande si je ne suis pas déjà perdu pour de bon.

YACINE

Je m'appelle Yassine, j'ai 22 ans et je viens de Casablanca, au Maroc. Je suis arrivé à Nice il y a à peine quelques semaines. Là-bas, chez moi, c'était devenu impossible. Pas de travail, pas d'avenir, juste des journées qui se ressemblent et l'impression de tourner en rond. Je n'en pouvais plus. Je savais que je devais partir, tenter ma chance ailleurs. J'ai toujours entendu dire que la France, c'était le pays des droits, de l'égalité. Un endroit où même si tu n'as rien, on te tend la main. Alors j'ai décidé de tout quitter.

Quand je suis arrivé ici, c'était dur. Très dur. La première nuit, je l'ai passée dehors, sur un banc près de la gare. Il faisait froid, j'avais juste mon sac et une veste légère. Je ne connaissais personne, je ne savais pas où aller. J'ai eu peur, franchement. Mais dès le lendemain, quelqu'un m'a parlé de l'accueil de jour pour les personnes sans-abri. Ils m'ont donné des informations, m'ont aidé à me repérer. Ils m'ont orienté vers un centre d'accueil de nuit pour que je puisse avoir un endroit où dormir.

Je ne dirais pas que c'est facile. Passer du temps avec plein de gens que tu ne connais pas, ne pas avoir de vrai lit, devoir repartir chaque matin sans savoir où tu vas manger... C'est dur, mais ici, je me sens moins seul. Ils ne te laissent pas dehors, ils te donnent un repas, des vêtements propres. Je suis jeune, en bonne santé, je peux supporter ça. Mais ce qui me touche, c'est de voir des gens plus âgés, des femmes, des personnes malades. Eux aussi, on essaie de les aider, et c'est quelque chose de précieux. Au Maroc, il n'y a rien de tout ça.

En France, même si tu es étranger, même si tu n'as rien, les associations t'écoutent, elles te considèrent. Les travailleurs sociaux, ils ne te parlent pas comme à un chien, ils te respectent. L'autre jour, une dame m'a donné une adresse pour prendre une douche et me raser. Ça peut paraître bête, mais pour moi, ça voulait dire beaucoup. Retrouver un peu de dignité, avoir l'impression d'exister. Quand tu es tout seul, loin de chez toi, chaque petite chose compte. Je ne me plains pas. Je sais que ça va prendre du temps avant que je puisse me poser, trouver un petit boulot, un endroit plus stable. Mais je suis impressionné par le soutien qu'on peut recevoir ici. Je ne pensais pas que ce serait aussi organisé. Il y a des centres pour manger, des lieux où on peut recharger son téléphone, des gens qui t'aident à comprendre les démarches. Ils ne te regardent pas de travers, ils ne te jugent pas. Ils te parlent, ils veulent savoir ton histoire, pourquoi tu es là. Je me dis que j'ai de la chance d'être tombé ici, à Nice. J'ai vu des migrants d'autres villes qui ont beaucoup plus de mal. Ils m'ont raconté qu'ailleurs, c'est la guerre pour trouver un endroit où dormir, qu'ils se font rejeter partout. Mais ici, même s'il y a du monde, même si les services sont saturés, ils essaient toujours de trouver une solution. Je sais qu'en France, on critique beaucoup le système, qu'il y a des gens qui disent que c'est trop ou pas assez. Moi, je trouve ça bien. Je suis jeune, motivé, et je sais qu'ici, si je travaille dur, je vais y arriver. Alors, pour l'instant, je prends ce qu'on me donne. Un lit pour la nuit, un repas chaud, un sourire, une parole gentille. Ça m'aide à garder le moral. Je sais que ce n'est que le début, mais c'est déjà un début. Un point de départ pour moi. Je ne veux pas rester dans la rue. Je suis venu pour trouver ma place, pour construire quelque chose. Et je crois que si je continue, si je fais les bons choix, je vais finir par m'en sortir. Les nuits sont longues, souvent froides. Mais je me dis toujours : « Patience, Yassine. Ce n'est qu'un passage. La France te donne une chance, et tu ne la gâcheras pas ».

CYNTHIA

Je m'appelle Cynthia, j'ai 26 ans, et ça fait presque cinq ans que je traîne dans les rues de Nice. Je suis née ici, j'ai grandi ici, mais la ville a bien changé depuis. Ou peut-être que c'est moi qui ai changé. J'ai quitté le collège en troisième, avant le brevet. Ça ne m'intéressait pas. L'école, c'était pour les autres, pas pour moi. J'ai voulu être libre, vivre ma vie. Mais la liberté, c'est un piège quand t'es gamine et que t'as aucune idée de ce qui t'attend dehors. J'ai commencé à fumer des joints, puis j'ai glissé sur d'autres trucs, des trucs plus durs. Les soirées ont viré aux descentes aux enfers. Au début, c'est drôle, t'as l'impression de voler, d'oublier. Et puis tu te réveilles un matin et t'es accro. Ton seul objectif, c'est de trouver de quoi tenir jusqu'au prochain shoot. Tout ce que t'avais avant disparaît : les amis, la famille, tout ça devient flou. J'étais avec une fille à l'époque, je l'aimais. On était bien ensemble, malgré tout. Elle m'aidait à me raccrocher. Mais j'ai tout gâché. J'ai fait la connerie de la tromper. Je ne sais même plus pourquoi. Peut-être pour me prouver que j'existais encore. Elle m'a foutue dehors après ça. Je ne peux pas lui en vouloir. Je l'ai mérité. Mais je pensais qu'elle finirait par me pardonner, qu'elle reviendrait. Sauf qu'elle n'est jamais revenue. Et moi, je suis restée là, seule, avec mon sac sur le trottoir. J'ai commencé à dormir un peu partout : sous un pont, dans un recoin d'immeuble, parfois dans les squats si je connaissais quelqu'un. Les journées passent, t'es comme en mode survie, tu fais ce que tu peux. La manche, c'est ce que je fais le plus souvent. C'est pas glorieux, mais ça marche. Tu t'assois avec une pancarte, tu fais semblant de pleurer un peu, tu racontes une histoire bidon aux passants. Parfois, ça marche. Un billet, deux euros... T'accumules et tu vas acheter ce qu'il te faut.

Quand c'est vraiment la galère, je fais des petites arnaques. Genre, vendre des faux tickets resto ou des bons de supermarché volés. Rien de bien méchant, juste de quoi bouffer ou te payer ta dose. La rue, c'est comme ça : tu t'adaptes, tu deviens un caméléon, tu apprends à repérer qui tu peux embrouiller et qui te grillera direct. Mais ça suffit pas toujours. Alors, il y a la prostitution. J'ai dit jamais, au début. Je me disais : "Pas moi, je ne tomberai pas aussi bas." Sauf qu'après deux jours sans rien dans le ventre, sans un centime, tu fais ce que tu dois faire. C'est juste des passes. Des types qui te filent un billet en échange de quelques minutes dans un coin sombre. Tu te déconnectes, tu penses à autre chose, et tu fais ce qu'il faut. Mais chaque fois, une part de toi crève un peu plus. Les mecs te traitent comme de la merde, comme un déchet. T'es plus une personne, t'es juste un moyen de se vider. Tu finis par te haïr toi-même. Parfois, j'ai envie de tout arrêter, de me barrer, de me soigner. Mais c'est facile de dire ça. La vérité, c'est que la drogue te tient comme une chaîne. Et la rue, c'est un cercle vicieux. Tu veux t'en sortir, mais tu n'as pas de toit, pas d'adresse. Les aides, les foyers, ils te demandent des papiers, des justificatifs... Mais comment tu veux avoir des papiers quand t'as rien, quand t'es juste... une ombre ?

À Nice, il y a des associations, ouais. Des gens bien, qui te donnent des sandwiches, un café. Mais ça ne change pas ta situation. Ça te maintient en vie, c'est tout. Les flics nous harcèlent, ils nous chassent de nos coins. Comme si on était des nuisibles. On a juste le droit d'être invisibles. Je sais que j'ai fait des erreurs. J'aurais dû rester avec elle, j'aurais dû... faire différemment. Mais c'est trop tard pour les regrets. Tout ce que je veux, c'est tenir un jour de plus. Survivre, encore une journée. Peut-être qu'un jour, je trouverai la force de changer. Peut-être. Mais pour l'instant, je fais ce que je peux. Je vole un peu, je me prostitue parfois, je mendie. C'est ma vie. C'est comme ça. Je n'attends plus grand-chose. Juste un endroit où dormir, une dose pour oublier, et ne pas finir complètement folle. Mais au fond, même si je ne veux pas l'admettre, j'espère encore, juste un peu. Parce qu'il y a des soirs où je me dis que peut-être, quelqu'un, quelque part, pourrait me tendre la main, vraiment.

SAMUEL

Je m'appelle Samuel, j'ai 20 ans et je vis dans la rue depuis presque trois ans. Mes parents m'ont mis à la porte quand j'avais 17 ans, après que je leur ai dit la vérité : que j'étais gay. Ils l'ont très mal pris. Je pensais qu'avec le temps, ils finiraient par accepter, que l'amour qu'ils avaient pour moi serait plus fort que leurs préjugés. Mais non, ça a été brutal, un rejet complet. Un soir, mon père m'a dit : "Ici, on n'accepte pas ça. Soit tu changes, soit tu pars." Alors j'ai pris mes affaires et je suis parti. Je me souviens encore de cette nuit-là, la première que j'ai passée dehors, sur un banc, sous la pluie, sans savoir quoi faire ni où aller. J'avais honte, tellement honte. Depuis, tout est allé de travers. J'ai d'abord essayé de squatter chez des amis, mais on ne peut pas rester chez les gens indéfiniment. Petit à petit, je me suis retrouvé seul. La rue, c'est un autre monde. On perd vite ses repères. Les jours se mélangent, les visages se brouillent. C'est comme si tu n'existais plus. Et puis, il y a la violence, l'insécurité permanente. Être SDF, c'est déjà difficile, mais être SDF et homosexuel, c'est pire. Il faut toujours faire attention à ce qu'on dit, à comment on se comporte. La moindre erreur, et ça peut mal finir.

Heureusement, ici, à Nice, j'ai rencontré des associations qui m'aident. Elles m'ont donné des vêtements, des repas chauds, et surtout, elles m'ont écouté. C'est précieux, l'écoute. Quand tout le monde te tourne le dos, quand t'es devenu invisible, savoir que quelqu'un te regarde encore comme une personne, ça te redonne un peu de dignité. Grâce à elles, j'ai aussi rencontré d'autres gens dans ma situation. On se soutient entre nous. On essaie de se tirer vers le haut, de ne pas se laisser couler.

Mais malgré ça, ça reste très dur de sortir de la rue. Le problème, c'est que pour travailler, il faut une adresse. Il faut être propre, présentable, et surtout avoir une stabilité. Mais quand on dort dehors, qu'on passe des nuits blanches à chercher un endroit sûr pour dormir, qu'on doit se battre pour un bout de trottoir... Comment trouver la force d'aller démarcher pour un boulot le lendemain matin ? Le jour, on est crevé, lessivé. On n'a pas d'endroit où se poser pour se laver, se raser, se changer. C'est le cercle vicieux : sans travail, pas de logement, et sans logement, pas de travail. J'essaie pourtant. J'ai fait des formations courtes, des petits boulots ici et là, mais rien de stable. À chaque fois, ça finit par un licenciement ou un contrat non renouvelé, parce que je n'arrivais pas à tenir le rythme.

Ce qui me manque le plus, c'est un toit. Un endroit à moi, même minuscule, où je pourrais enfin souffler, me reconstruire. Parfois, j'en rêve la nuit : une petite chambre, juste un lit et un peu de calme. Si j'avais ça, tout serait plus simple. Je pourrais me lever le matin, me doucher, aller à un entretien, chercher sérieusement du travail. Mais là, c'est comme courir sur place, sans jamais avancer.

Ce n'est pas qu'une question d'argent ou de volonté. Il y a cette fatigue qui s'accumule, qui te ronge. Cette peur de ne jamais t'en sortir. Mais je ne veux pas abandonner. Je refuse de croire que ma vie se résume à ça, à survivre d'un jour à l'autre. J'ai des rêves, comme tout le monde. Je voudrais un jour travailler dans la restauration, peut-être devenir chef. J'ai appris quelques techniques quand je bossais dans un petit resto avant... tout ça. Mais pour ça, il faut être en forme, tenir le coup. Et comment cuisiner pour les autres quand toi-même tu ne sais pas quand tu vas pouvoir manger à ta faim ?

Parfois, je repense à mes parents. Je me demande s'ils se posent des questions, s'ils regrettent de m'avoir jeté dehors. Je ne leur en veux plus, pas vraiment. J'ai trop de choses à gérer pour nourrir la rancœur. Mais j'aimerais qu'ils sachent que je suis toujours là, que je me bats. Je suis encore leur fils, même si je suis gay. Être homosexuel, ce n'est pas ce qui me définit. Je suis Samuel, un type qui veut juste vivre, travailler, aimer comme tout le monde.

Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve. Chaque jour, je me dis que c'est peut-être le dernier que je passe dehors. Que quelqu'un va m'offrir une chance, me donner un coup de pouce. J'essaie de rester optimiste, de ne pas perdre l'espoir. Parce que sans espoir, il ne reste plus rien. Alors, je m'accroche. Un jour, j'aurai ce toit. Un jour, je trouverai ce travail. Un jour, je serai debout, et je ne serai plus seulement ce mec qu'on croise dans la rue sans le voir.

MAURICE

Je m'appelle Maurice, mais tout le monde ici m'appelle Momo. J'ai 68 ans et ça fait près de 30 ans que je vis dans la rue, à Nice. J'en ai vu des choses, des gens, des saisons qui passent. Je suis arrivé ici un peu par hasard, à l'époque. Je venais de perdre mon emploi dans une usine du nord de la France. Ma femme m'avait quitté, je n'avais plus rien qui me retenait là-bas. Alors, j'ai pris le premier train pour le sud, espérant trouver un coin plus doux, un peu de soleil pour réchauffer ma carcasse.

Au début, je me disais que ce serait temporaire. Que je finirais par me relever, retrouver un petit boulot, me refaire. Mais la rue, c'est comme une tempête qui t'engloutit. Les jours passent, et sans même t'en rendre compte, les semaines deviennent des années. Les premières années, c'était la débrouille totale : dormir dans les recoins, mendier au coin des rues, essayer de passer inaperçu pour éviter les embrouilles. J'ai appris vite, parce que là rue, elle ne pardonne pas. Mais, malgré tout, je n'ai jamais été vraiment seul. Il y a toujours eu des gens pour m'aider, pour me tendre la main.

Nice, c'est une grande ville, mais aussi une ville de cœur. J'ai vu des associations naître, des bénévoles se mobiliser, les services de la ville se développer pour nous, les gens de la rue. Quand j'ai commencé à faire la manche ici, il n'y avait pas grand-chose pour nous, juste des soupes populaires de temps en temps. Aujourd'hui, c'est différent. Il y a l'accueil de jour, où tu peux te poser, te laver, avoir un café. Les travailleurs sociaux, ils te parlent, te conseillent, te regardent comme un être humain. Ils ne te jugent pas. Moi, ça me donne la force de continuer, de ne pas m'effondrer.

À l'accueil de Nuit, ils te donnent un lit, un vrai, avec une couverture. Et crois-moi, après 30 ans à dormir par terre, ça, c'est un luxe. Là-bas, il y a des règles, mais c'est pour notre bien. Ils essaient de maintenir un minimum de paix, d'ordre. Ça te rappelle que tu fais encore partie de la société, même si c'est à la marge. Et puis, il y a les bénévoles des associations qui viennent, qui te parlent, qui t'écoutent. Ça, ça n'a pas de prix. Savoir qu'il y a encore des gens qui prennent le temps de s'asseoir à côté de toi, de te demander comment tu vas. Ça fait toute la différence.

J'ai vu le monde changer autour de moi. La ville s'est modernisée, les visages ont changé. Mais la solidarité, elle, elle est toujours là. Parfois, je me dis que c'est ça qui m'a tenu debout pendant toutes ces années. Des petits gestes, des sourires. Des gens qui passent et qui te laissent un café, une couverture, ou juste un mot gentil. Ça peut paraître peu, mais quand tu vis dans la rue, ça te donne l'impression d'exister encore, de ne pas être qu'un fantôme.

Alors, je veux dire aux autres qui vivent dehors, aux plus jeunes surtout : ne perdez pas espoir. Parce qu'ici, à Nice, il y a toujours quelqu'un pour vous, quelque part. Les services de la ville, les accueils, les associations, ils sont là pour nous. Ils ne peuvent pas tout régler, bien sûr. On est trop nombreux, et les moyens, ils sont limités. Mais ils essaient, chaque jour. Et ça, ça compte.